

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Voire**

Pierre Ouellet

---

Volume 32, Number 3 (189), June 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31900ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Ouellet, P. (1990). Voire. *Liberté*, 32(3), 27–45.

PIERRE OUELLET

## VOIRE

*Cette chose que nous appelons beauté, dans les moments où les yeux soudain lavés nous voyons, est le corps émouvant, vulnérable de notre part de vérité.*

Lorand Gaspar

C'était un coin qu'on aurait dit abandonné comme l'amant par l'aimée et un enfant à la naissance. Et quand je dis *coin*, c'est au sens propre: ce lieu était dans le paysage du monde le coin replié d'une page que Dieu aurait cornée depuis des siècles, marquant l'endroit où sa lecture s'est arrêtée — interrompue par la brusque arrivée de l'homme derrière son dos. Replié sur lui-même, ce lieu, pourtant, ouvrait grand: laissait voir l'étonnement sur un visage absent, bouche bée et l'œil béant sur la viduité véritable où se lovait chaque branche disloquée, chaque tronc écorché, chaque pierre éboulée, et le lac entier dont la surface semblait le ciel tombé là: vide de tout dieu, et vide de l'homme, qui ne s'y reflète plus.

La forêt aussi a ses *terrains vagues*, où dorment les ruines d'anciennes réalités que le souvenir éveille, soudain, comme le désir. Nos yeux précèdent nos pas sur le moindre obstacle: une racine déterrée, une branche en travers, une pente escarpée, qu'ils prennent pour une piste plus sûre que les sentiers tout tracés. Il y a des endroits qu'on ne franchit que trébuchant à chaque pas. La marche y est malaisée, mais l'extrémité du malaise est où on va. Le but

est de s'attarder à la moindre embûche: horizon plus vaste que le bout du chemin. Là, dans l'ornière, dans le cahot, veillent des routes secrètes, passages vers autre part. On ne pénètre le paysage que suivant de très près le moindre détour que la terre prend pour se fuir. Ce lac, là devant, c'est l'oubli que le monde a de lui-même qui l'a creusé, comme fait le temps, dans la mémoire, et c'est s'enfonçant dans cette *lacune* que nos yeux remontent, ensuite, les proies les plus rares dont le regard se nourrisse.

J'étais posté là depuis deux mois: à l'affût d'un sens, enfin, à donner au regard. Nos yeux savent en secret la racine de «voir»: *videre* — «vider»? J'avais choisi le paysage le plus plat: rien qu'un lac de pluie, peu profond, cerné de marais. La vision monterait de là. Le peu d'arbres, autour, et l'absence de toute hauteur: mont, colline, coteau, faisaient presque l'air et l'eau se toucher par un passage plutôt qu'une frontière de terre ferme entre le ciel et le lac. J'allais *voir*.

Voir, d'abord, c'était ceci: le monde laissé à lui-même — dans l'esseulement le plus grand, la plus radicale des solitudes: l'extrême désolation. Un lac reflète, non pas le ciel, mais le vide du ciel, et le cercle de ses rives enferme un puits de tristesse: sans fond — on y vient se noyer en soi-même. Baigner dans les couleurs, grisâtres, que l'âme donne à ce que l'œil exorbité touche plutôt qu'il ne voit — touché comme le fond, aveuglement. Cette tristesse nous ouvre les yeux plus grands que deux bras étreignant le corps entier du paysage, que son ombre même, à midi, n'esquisse plus, qui donne contour au vide, seulement, comme on cerne la source d'un grand malheur. La vue, alors, s'étend: plaine désertée d'un regard qui ne nous appartient plus, soufflant sur tout comme la tempête sur la bougie du fond des yeux. C'est le monde, plus que l'arbre, qui est émondé — on est la dernière branche de l'être.

La réalité de chaque chose est le rêve qu'elle fait d'un nom qui la nomme toute, du plus profond de son sommeil:

à son réveil elle existerait, en dehors du silence, enfin, où la tiennent loin de nous les forces secrètes de la gravité qui font sans cesse qu'elle nous échappe, tombant toujours à côté de son nom. Un seul corbeau est passé ce matin; il avait l'air de son nom d'oiseau. Comme quand un mot, dans la parole, a l'air de la chose qu'il appelle, respire le même air qu'elle. L'oiseau général franchit le ciel, et c'est soudain le moindre battement d'air qui fait l'universalité sans cesse grandissante de ce monde-ci, où est l'ailleurs, aussi. Ce seul corbeau fut la preuve de l'être — que le ciel aussitôt, où il disparut, déniait: prenant parti pour le néant que la distance infinie entre deux choses sous-tend. J'ai mis trois jours à construire ce quai qui s'avance de deux mètres sur l'eau: je *verrai* mieux de ce point.

Il faut que la mémoire s'efface toute devant *la vue*: le paysage lui-même s'efface devant la source, rejaillissante, de son effacement, du demi-monde à demi mort qu'il est devenu et ne cesse pas de devenir. Chaque matin l'aube se lève du mauvais pied — *du pied qu'elle a dans la tombe*, déjà. Ça éclabousse le ciel de gris. Poussières du lac, écume des arbres. Je ne l'ai pas quitté des yeux de toute la nuit, et pourtant: il me quitte, ce paysage que rien ne retient plus à rien. Les choses ne nous sont pas fidèles: le monde nous trompe — avec cet *autre*: le vide qu'il aime, jusque dans l'horreur qu'il lui inspire. Que le monde s'envole ne nous surprend pas: trop de légèreté le leste, sa raison d'être abandonnée. Leur sens seul aux choses les amarre à la terre. Leur nom les charge de gravité. Je laisse tremper mes pieds quelques minutes dans l'absence de vague — ce baptême-là confère un nom à l'instant.

Ce matin quelque chose commencerait: dans les branches une à une, qui se mirent à briller, et le lac, d'un coup, à miroiter comme fait le regard dans le désir. Tout attendait. *Cela vint*. Comme Vénus sortie nue des eaux, tout entière et prête à êtreindre, le *nom* de chaque chose monta du sol, fin voile sur le site entier, brume légère où chaque

arbre, chaque pierre, et la surface du lac que pas un souffle ne ride, retrouvaient intacte leur plus intime virginité: celle que l'œil de l'homme ne pénètre pas, l'imagination seule déflorant l'être, devant l'arbre coupé, le lac noyé, la pierre fendue par le froid ou la chaleur extrêmes. Une membrane invisible, derrière chaque chose, se déchire, quand l'homme dans la contemplation, cherchant le *vide* sous ce qu'il voit, perce le mystère, résout l'énigme, comprend l'oracle, soudain, que représente l'amande de l'être sous la coque écalée de *ce qu'il paraît*. Là, tout à coup, le monde entier sort de sa coquille: le visage des choses ouvre sa cosse, sa gousse, montrant à nu le nom intouché, comme impubère, des couches les plus secrètes du réel que l'on n'a pas encore nommées, sommées à comparaître. Pour une fois: *voir* ne violait pas l'intimité des choses qui s'étendent nues sous le regard, mais en caressait l'hymen imperceptible dont leur nom inédit les recouvre.

Je me disais, devant l'exactitude avec laquelle chaque mot qui me venait à l'esprit correspondait à la chose d'où *il montait* (comme la fumée d'une grotte où la Pythie veille jour et nuit: ange gardien des choses inanimées): ce monde n'a ni face ni dos, chaque parcelle se montre toute: recto verso. Son visage, offert à tous les regards, s'imprime pourtant — comme les mots, qui *n'existent pas*, sur la surface réelle d'une feuille — à l'endos même, brusquement retourné, des images où nous en gardons le souvenir dans la mémoire de l'œil, des pas, des mains tendues devant soi lorsqu'il fait plus noir que dans la pupille d'un aveugle. Je me dis: le monde se tourne le dos à lui-même — là est son Vrai Visage, dans le dos de l'être tourné à l'être, où *il paraît*. Où il paraît, entre autres, que le jour se lève. Mais ce n'était pas — du moins: *pas encore* — le miracle — ou plutôt: *l'événement* — que j'attendais — c'est-à-dire: que *j'espérais*. Cet espoir-là est le désir, quand on ouvre l'œil une première fois le matin, que chaque chose autour de soi, après une nuit de désespoir où tout semblait s'être effacé,

nous apparaisse enfin différemment: son nom l'ayant changée complètement.

Une barque emplie d'eau aux trois quarts gisait sur la berge — je ne croyais pas pouvoir la remettre à flot. Quelques heures suffirent à en colmater les brèches: ça tiendrait quelque temps, au moins. Le tronc d'un jeune aulne, mi-sec mi-vert, mort au seuil à peine franchi de l'enfance, me servirait de perche: l'eau peu profonde n'exigeait pas de rames. Au milieu du lac, debout comme un arbre moi-même, soudain régénéré, au centre du désert, et marquant la direction des puits: le sens incertain où fuient les oasis déracinées — je tournai le regard au ciel. Littéralement, je peux le dire: ce regard me retomba en plein visage. J'avais été *vu*. Pire: *dévisagé*. Par cet écho du regard quand il va frapper, dur, les parois les plus rapprochées du ciel, et nous revient au plus vite, jusqu'au plus profond des yeux où la vue touche à la pensée, à la mémoire, au cœur, à la croyance et à l'espoir, plus de frontières ne séparant l'un de l'autre les mondes intérieurs. On ne fait plus, dès lors, dans ce monde sens dessus dessous où le ciel gît au fond d'un lac, la différence entre qui voit et qui est vu. *Voir* nous revient: à nous seuls, comme *vivre*. Sources et cibles d'un même regard à quoi *plus rien ne se prête*, le ciel même s'y refusant. Autour de moi: la vue du ciel retombait drue comme une pluie au milieu du lac, tous ses reflets flottant: à l'image du noyé qui remonte, soudain, à la surface des eaux. Comme les morts reviennent aux vivants, un jour ou l'autre, tous les regards que nous jetons sur ce monde, serait-ce vers le ciel qui le surplombe, feront retour en nous: remuant les boues les plus secrètes, profondes, qui couvrent le fond jamais touché de l'être. J'ai mis plus d'une heure à revenir sur la rive: qui est à quelques brasses du large. On ne juge plus les choses de la même façon quand la vision s'est *élargie*.

Toute chose qu'on dit, du paysage, n'est ni d'avant ni d'après lui; on ne parle qu'*en sa présence*, toujours, contem-

poraine de ce qu'on en dit. Ce lac n'a pas de passé, cet arbre: pas d'avenir — ils sont le roc du présent, dont l'effritement prendra des siècles, et toute une ère, peut-être, dont rien de vivant ne sera témoin. On n'a pas plus mémoire du commencement de cet arbre, ou des débuts de ce lac, qu'on a le moindre pressentiment de leur destin: chicot coupé, étang tari, peut-être, vers où le temps les mène, par tous les détours du moindre instant, enchaîné au suivant. La mort des choses peut durer une éternité. Le monde inanimé n'est qu'un gigantesque Présent — l'instant géant d'un arbre s'insérant tout entier entre deux petites pérennités, qui font taillis, bosquet, futaie, bientôt forêt immense, que le désert reprend, en un clin d'œil, en un coup de foudre. Le ciel décime ce qu'il veut — qu'il prend par la racine et réenfonce, soudain, dans son propre néant. Chaque arbre, en fait, est son propre monument funéraire porté vivant, et que sa sève nourrit de cette même terre où sa fatale putréfaction, bientôt, l'aura enfoui. On ne sait qu'une chose: toutes les *essences* sont en voie de disparition — et cette voie est celle, royale, que le monde emprunte pour venir jusqu'à soi: le trajet est long, perdue comme le parfum dans l'air des espèces disparues.

Je m'étais levé avant l'aube. Il fallait — afin que quelque chose *se passe* — que le regard précède de quelques heures ce qu'il voit, peut voir. L'obscurité se dissiperait avant le dernier rêve éveillé: illuminant le regard de cette dissipation, où il fera place à toutes les illusions du jour. Je voulais surprendre le moment où le regard *devient* le regard — et pas seulement la conscience de l'existence du monde devant soi. Je veux dire: le moment où le regard *prend conscience* du regard, comme on prend la parole pour seulement attester que l'on parle, même dans le silence effrayant des plus assourdissantes solitudes. Regarder *tout seul*, comme on dit: *parler tout seul* — ainsi les fous, les vieux et les enfants. Parler à soi-même, tout comme l'arbre n'est que pour lui, et le lac se suffit: *se regarder*. Mais pas comme

dans le miroir, tendant le visage à son propre visage, la main à sa propre main. Comme dans le vide, plutôt, qu'il y a dans l'air qui nous sépare de ce qu'on voit et où seule la vue demeure possible: dans la distance infinie entre chaque chose. Regarder dans le vide, c'était cela, pour le regard, devenir le regard. Je n'ai jamais été plus *sur terre* qu'à cette heure-là: entre loup et chien, entre les derniers hurlements de la nuit et les premiers aboiements du jour, sur la ligne de flottaison de l'aube déjà claire dans la nuit encore sombre, quand le regard ne s'est toujours pas habitué à lui-même dans la lumière naissante qui lui donne vie, peu à peu, et que tout l'être semble, suspendu à ce regard, *dans la lune*, comme on dit, c'est-à-dire face au *vide vu*, entre les choses, plutôt que face aux choses elles-mêmes.

Après trois mois, le paysage commençait de m'être familier: j'en reconnaissais chaque trait, et à chacun j'aurais pu donner *son* nom, parce que chacun était un visage complet: ayant sa place dans la mémoire — ce passé sans cesse refait du regard — comme chaque mot a la sienne dans une langue vivante. J'avais nettement l'impression que toute chose, désormais, ne se contenterait plus d'un regard — elle demanderait, aussi, qu'on parle d'elle. Un peu. Ce peu étant la mesure de ce qu'on n'en peut taire: murmures, figures, qui l'effleurent à peine, l'effeuillent. Le monde ne demande que ça: se coucher nu sous les paroles qui le décrivent de long en large, s'étendre de tout son long sous la couche des noms dont on le pare. Les choses sont graves, lourdes, s'écrasent contre terre, puis se répandent comme un liquide sur le sol, dont chaque goutte imprègne la moindre aspérité; les choses sont au plus bas, se diminuent, se minimisent, pour cela seul: *qu'on les rehausse* — *rehaut*: touches, hachures claires, qui accusent la lumière, dit le sens propre de ce vieux mot. Il fallait ça, au moins: que le paysage soit *ravalé*, vieille façade du monde que le silence a décrépie; la parole seule la rehausserait: de ses trompe-l'œil. Je pris l'habitude, alors, de ce carnet: je le tiendrais

au jour le jour, je m'étais dit: pour que les choses tiennent entre elles, que le monde existe enfin depuis cette fausse perspective que la parole y creuse tel un tombeau. Le lac, pendant des jours, fut le point de fuite du paysage secret que chaque mot de ce carnet fouillait jusqu'à l'indécence. Ce carnet-là serait aussi, pour moi et pour chaque arbre à l'agonie dont je parlerais, et pour le site entier face à sa propre disparition, un *trompe-la-mort*, plus sûr que les plus vives résurrections.

J'ai fait le tour du lac deux fois, cherchant en vain à *la* cerner: la chose qui arriverait, soudain, non pas à moi, personnellement, mais au monde, en fait, qui me comprend. Le ciel était lourd, pesait sur la terre — exténuée, on aurait dit, épuisée, *vidée*. Jamais je n'avais vu un tel épuisement du réel, un tel abattement des choses — jusqu'à ce jour, où il semblait que l'horizon se tenait au chevet d'un malade dont les heures étaient comptées. On aurait dit que le monde perdait ses couleurs, sa forme, n'était plus que sa seule substance, qu'on touchait du regard sans la voir. On s'enfonçait dans le paysage, y pénétrait, bien plus qu'on le parcourait. On était soi-même partie de ce grand corps gisant, que le ciel, à ses côtés, avait soudain cessé de plaindre et de pleurer. Il n'y en avait plus pour très longtemps: l'échéance était là, devant soi, comme un instant à franchir, mais d'une autre espèce que le temps: un *moment d'espace*, en fait, qui échappât à la durée. Je me dis: il y a un rêve secret que la parole fait et refait dans la nuit des mots, et qui l'éveille, soudain, aux choses dont elle parle; ce rêve est que le jour sous lequel le monde apparaît au plus muet et au plus sourd d'entre nous jette sa lumière, enfin, sur la Voix qui nous hante, chaque chose qu'elle dit causant les pires cauchemars, où les réalités les plus sûres paraissent pure absence de sens. Le lac, là, et ses berges infinies *réalisaient* ce rêve: tout s'éclairait par-dessous, non pas depuis le ciel des mots qui tombent par hasard sur les choses, leur donnant ce halo de mystère qu'on appelle leur sens, et en

quoi elles font, au mieux, figures de fantômes, mais depuis ce silence que gardent sur le monde les aphasiques de toute espèce, les autistes ou les amuïs, laissant chaque chose venir aux sens par la voie de son propre mutisme, par cette voix royale de l'être anonyme, dont la franche lumière, qu'aucun sens ne filtre, illumine jusque les dessous de la parole, dont on voit alors avec stupeur qu'elle est plus nue que le visage de Dieu. Ce paysage, dans l'ensemble du monde, était bel et bien *apocryphe*: «tenu secret», personne ne le reconnaîtrait. L'être y était douteux, que rien, ni les mots ni leur sens, n'authentifiait. Il se cachait des mots, littéralement, et c'était ça: cette discrétion, absolue, qui lui donnait cet air de vérité, auquel le sens rêvé de nos paroles les plus justes n'a jamais droit.

Le lendemain, après une nuit que l'insomnie avait disputée aux cauchemars, âprement, je revins à cet endroit précis où m'étais venu à l'idée que le paysage pouvait être le vœu jamais avoué, réalisé enfin, du langage que nous tenons sur le Monde: qu'Il vienne à nous depuis son propre silence plutôt que du bruit qu'y font nos mots, frottés aux choses, d'où l'étincelle d'un sens surgit, soudain, qui met le feu à l'être entier, dont rien ne reste que le désert que cela fait, bientôt, sous nos propres yeux ébahis, éblouis, médusés. Vu de l'angle où j'étais, on aurait dit que tout, du paysage face à moi, ne pouvait être visible: quelque chose y était *retenu*. Comme si une mémoire, secrète, gardait dans ses replis les plus creux, proches de l'oubli, des choses que leur présence pouvait compromettre à jamais, entraînant dans un scandale universel jusque l'être entier, qui fait que le monde est monde mais sans raison, sans cause, sans autres motifs qu'infiniment cachés: dans son passé lointain. Le paysage, on aurait dit, portait sur lui cette tache de naissance que son origine perdue creusait, incessamment, telle une ombre, profonde, où mettre son propre cadavre comme dans la tombe, enfin. Le paysage complet se vidait par cette tache, qui était comme l'angle que font

deux jambes écartelées dont l'impossible jonction indiquerait l'horizon: au loin, inatteignable. Le paysage était *atteint*. Il ne s'en relèverait pas.

Un *angle mort* semblait fiché dedans, et dessinait dans le visible une étrange solution de continuité, allant toujours s'élargissant, depuis la ligne, à peine interrompue, de l'horizon le plus lointain, jusqu'à mon œil écarquillé, exorbité, qu'on aurait dit que cette faille élargissait: aux dimensions du vide qui se superpose aux choses, quand l'espace et le temps n'existent plus que masqués par cette Absence: l'illimité, l'éternité. Je n'étais plus très loin des choses, que mon silence attirait: plus rien de l'être ne serait désormais effrayé par le bruit de mes mots. J'avais trouvé l'angle juste où ce ne sont plus les paroles qui visent ce qu'elles disent: hors d'elles-mêmes, mais le mutisme profond des choses dont on ne parle jamais, qui ouvre un immense champ au regard, enfin, où c'est sur une cible sans cesse fuyante que l'on tire, le point de mire du monde étant un œil plus rapide que le nôtre, plus vite encore que la flèche du regard crevant l'air et l'œil unique du ciel. Je rentrai au camp, persuadé d'une chose: rien dans ce monde n'était à sa place, que lui prenaient les mots. Il fallait rendre aux choses inanimées la vie secrète où elles se parlent l'une l'autre, en silence, des noms que nous leur donnons, prêtons, qui sont pour elles un don de trop: c'est ce qu'on enlève à l'être, bien plus que ce qu'on lui offre, qui le révèle. Je fis un feu: chaque flamme disait toute et rien que sa lumière, que je n'appelai même pas *sa vérité*.

Ici, on dirait que tous les chemins sont possibles. Rien ne garde la trace de pas antérieurs, qui puissent créer *un précédent*. Chaque jour un nouveau sentier apparaît, que la nuit arrache à la terre, poursuivant secrètement l'œuvre du désert: pas une herbe foulée qui n'ait pour destin de paver cet enfer des fruits mêmes de la plus grande désolation, et des plus longues sécheresses: celles des yeux que plus de larme ne baigne dans le regard qu'ils jettent sur cette tris-

tesse. J'ai marché au delà de ce qu'on peut voir de la fenêtre du camp. Et on aurait dit que je traînais cette fenêtre derrière moi, comme une ombre solide, dans laquelle on aurait taillé un cadre de la grandeur de ce portrait: un homme aux yeux rougis par la nuit, et qui regarde venir le matin comme une délivrance, sachant pourtant que le jour est une geôle plus sûre, seulement plus grande, mieux éclairée, que les trous noirs de ses rêves, les oubliettes de ses cauchemars. J'étais cet homme encadré par le regard qu'il jette, au loin, telle une bouteille à la mer: une ancre, en fait, dans le désert où échouer. Chaque pas à faire, devant moi, ramenait le souvenir d'un dernier pas, dont la trace derrière mon ombre alourdissait toujours plus le fardeau de ma marche. Je n'irais plus très loin. *J'allais sur place.*

Je ne pus revenir avant la nuit tombante. Le ciel était déjà au sol: les épaules collées, son grand corps étendu: comme le sang se répand, cherchant partout le plus petit creux où se terrer. Je décidai de passer la nuit là: dans cet éloignement. Il y aurait peut-être quelque chose à *voir*: une lueur, non pas d'espoir, mais de détresse, qui fût comme une larme perlant à l'œil du paysage — une lumière mirée par la nuit, reflétée par le seul miroir d'une tristesse infinie, qui tirerait les larmes au ciel lui-même, si inflexible. On verrait peut-être, alors, étendu de tout son long sur le sol dur et froid, et rêvant à quelque ultime consolation, le ciel entier se pencher sur la terre, délicatement, et les dieux morts sur le sort de l'homme.

Je fus réveillé très tôt: moins par le jour commençant que par la nuit finissante. On aurait dit que la nuit finirait avec moi, par moi. J'avais été le dernier être sur lequel elle s'était faite, toute, comme on fait le noir sur ce que nos yeux, rompus de fatigue, ne peuvent plus supporter, plus lourd que le poids du sommeil sur nos paupières à demi fermées. Je serais la dernière chose qu'elle quitterait, pour faire place aux tout premiers instants de l'aube. Mais il était dit que: moi, je ne la quitterais pas: cette nuit-là, qui me

collerait aux yeux. Je revins à tâtons: dans la lumière la plus vive. Dans cette transparence — quand le soleil, à peine pubère, prend la terre d'assaut, qu'il viole —, rien que l'opaque obscurité du sol que son ombre recouvre peut encore indiquer un chemin. J'ai suivi la nuit, ainsi, les yeux rivés au sol: cherchant une piste qui me ramène à moi — quelques traces de sang, remontant à leur cause: au delà de toute source. Une fois rentré, la porte close, je me mis à la fenêtre: le ciel s'était couvert. Le monde a tant de choses à se cacher. Les mots ne suffiront pas, avec leur sens trop faible, trop pauvre, pour les lui dire, les lui montrer.

Je me dis: ce paysage est à la place d'un autre, qui lui échappe. Ce lac mire un lac, qu'il ignore, cet arbre a ses branches mêlées aux racines, méconnues, d'un autre arbre, dont l'ombre secrète fait un sol plus sûr que cette boue, ce sable, où je vais, m'enfonçant toujours plus dans l'*irréalité des choses*: leur peu d'être, leur absence d'avenir, trop de souvenirs et trop d'oublis grevant leur présence. Ce paysage *a été*, on dirait. Il n'est plus que la persistance, obstinée, de son propre passé: révolu. La terre a tourné une dernière fois. A fait un dernier tour de piste dans les cercles du ciel, dont elle a touché le fond. Ce paysage incarne l'ultime cercle d'un tel enfer: le ciel tombé. Toute mémoire éclatée, toute pensée fracassée, et l'idée même de Dieu en *miettes*, tapissant le désert à quoi revient le lac absorbé par cet *autre*, qu'il mire, s'y noyant, ou cet arbre émondé par cette ombre d'un *autre*, qu'il déracine, s'y entant. A-t-on jamais pensé que le paysage que l'on voit, face à soi, n'est que le miroir où un *autre*, derrière, se contemple — en empruntant nos yeux? Tout semblait, ce matin-là, le reflet d'un autre *Matin*: le premier ou le dernier, qui eût été seul remarqué des dieux — dont la vue porte sur l'horizon, seulement, où se perdent de vue les fins, et les commencements. La vue prolongée du lac, ou de tel arbre, au loin, indiquait au regard un autre chemin, qui mène les yeux seuls, sans les pas, vers l'oasis cachée derrière l'écran

qu'une telle fixité de la vue, une telle contemplation, créait devant soi, pour être déchiré, on dirait, et lacéré, afin que passe par ses failles une autre lumière, qui soit le regard d'en face, enfin, l'invisible vis-à-vis ouvrant ses yeux sur nous.

Tous les après-midi, je marchais. Comme un chien de piste. Flairant du regard chaque buisson, bosquet, fourré, pour y débusquer les *images*, y faire lever la *vision*. Je les poursuivrais ensuite jusqu'à épuisement: de mes forces à moi, ou de leur sens, à elles, qui se viderait dans la fuite — jusqu'à évanouissement de tout visible, épanouissement de l'imperceptible. Jusqu'à ce que le noir signifiât au regard qu'il est à bout, a touché le fond, son propre fond, marée de boue, lame de sable. Marcher, c'était faire la chasse au visible terré, que l'homme prend, trop aisément, dans sa paresseuse immobilité, pour l'Invisible pur. Toujours un peu de chair se mêle à cette éternité que la vue cherche au delà d'elle-même, et c'est mordant du regard dans cette chair secrète que la sensation, vive, d'une immortalité brusque, qui prend tout le corps en un clin d'œil, en un éclair, fait naître au fond de soi le sentiment que rien n'est encore fini, que tout persiste, survit, autour de soi, mais caché dans les hautes futaies du seul Présent, même quand le désert de vivre les abat, arbre par arbre.

Au retour de ces trop longues marches, j'avais l'impression que l'*usure* du paysage, dont la maigreur des arbres, la pâleur du lac, la grande désolation du lieu marquaient aux yeux mêmes des dieux l'indubitable révélation, venait du fait que mon propre regard avait passé et repassé dessus, longuement, comme l'on fait dans les battues, cherchant moins, en vérité, la proie d'éternité qui s'y cache qu'à en détruire à jamais la fragile présence, obstacle infini à tout ce qui compose, derrière les choses, l'absence lumineuse dont elles sont l'ombre portée, le visage éclairé dont elles sont le nom obscur, qu'aucune langue, même secrète, ne peut retenir que se trompant chaque fois sur son sens

véritable. Je rentrais au camp le regard perdu: au fond de telles pensées. Je m'allongeais sur le lit bas, étroit, comme pour prendre la mesure, par tous mes membres, du cercueil creux que cela fait, autour de l'être, d'avoir pour lieu ce paysage-là: qui enserre dans sa fosse la moindre chose, présence enchâssée dans ce *cercle de l'œil* où c'est avec sa propre mort, comme une ombre gardienne, que tout semblant d'être serait enfermé.

Je dormais jusqu'au matin suivant: paralysé par la peur même du réveil. Un premier rayon, à l'aube, apprivoisait peu à peu cette angoisse, refaisait la lumière sur vivre. Je reviendrais du sommeil, comme le paysage, autour de moi, de l'Obscurité où les dieux l'effaçaient de leur vie à chaque nuit, rendant la moindre chose au tout premier aveuglement où notre Absence d'avant toute parole, d'avant tout regard, tenait chaque parcelle de l'être, non vue, non dite, non *regardée*: même pour elle-même. Mais à chaque nouveau matin, on aurait dit que le paysage gardait un peu plus de ces traces d'*inédit*, de *jamais vu* que la nuit y imprimait, comme restent dans les yeux du dormeur, quelques secondes après l'éveil, les marques d'un indicible, les coches de l'invisible, qu'y ont gravées les rêves où notre propre vie s'est effacée, toute, comme raturée, recommencée à neuf. Qu'est-ce donc qui avait changé? Le monde n'était plus regardé de la même manière: chaque jour nouveau modifiait l'angle de vue, d'où c'était non seulement l'œil mais ce qu'il voyait qui prenait une autre place dans la totalité invisible de l'être. Comme si les rôles étaient changés, en fait: que le regard passait, insensiblement, de l'œil à la chose vue, en une sorte de ronde, de danse, très lente ou frénétique, qui épousât le mouvement de la terre pendant une nuit de mauvais rêves ou d'insomnies, de songes ou de coma profond. Lorsque j'ouvrais les yeux sur le lac, ou tel arbre, là-bas, ou l'horizon même, on aurait dit qu'ils avaient pris ma place, pendant la nuit. M'avaient veillé d'un œil qui s'alimentait de tous les regards dont mes

propres yeux avaient nourri leur veille — que mes rêves, ensuite, vomissaient, déglutissaient, en une sombre coulée plus dense que cette lourde matière dont était faite l'obscurité, par ciel couvert, et qui servait d'abri à ce funeste affût.

Le matin me redonnait la vue que m'avaient prise — comme on dit qu'on prend la parole — les choses inanimées, mais transformée, en fait, du tout au tout: je regardais les choses, dès lors, de leur propre point de vue, et l'inconnu, le *jamais vu*, qu'un tel renversement révélait, comme lorsqu'apparaît, soudain, le sens éclairci de paroles jusque-là restées obscures, *me ressemblait*, portait mon nom, aurait-on dit, sur un visage que je ne me connaissais pas, mais qui me regardait comme le mien dans le miroir du matin. Je me frottais les yeux, mais cette sensation ne me quittait pas: que le monde entier me les avait empruntés pour voir, à ma place, le paysage secret de mes propres rêves, qui serviraient de tain, en pleine lumière, au miroir du jour prochain qui se lève. La vue des choses en était changée: radicalement — jusqu'à la racine qu'elle plonge dans le sol aveugle, qui la nourrit des boues les plus profondes. La terre tournait et retournait dans son propre lit, qu'elle creusait toujours plus, à la recherche, éperdue, de ses propres racines enfouies jusqu'au cœur secret de l'être. Les yeux nouveaux, réempruntés aux choses, dont je voyais alors le jeune matin faire son chemin à même les sables mouvants de la nuit, que la lumière comblerait, me donnaient une autre perspective, non pas seulement sur le monde: le lac, les arbres, la ligne à peine incurvée, à peine dessinée, même, de l'horizon, mais sur ma propre vie, aussi, qui s'y déroulait toute comme le tapis des routes vers l'*ailleurs*, toujours, qui marque d'un trait foncé la direction à suivre pour la traversée des déserts les plus clairs. Parfois, ne supportant pas un tel poids sur mes yeux, je me rendormais.

Je n'attendais plus de ce lieu qu'une chose: qu'il m'attende à son tour — *s'attende à moi*. Je voyais dans cha-

que arbre, comme abattu avant toute cognée, arrêté au beau milieu de sa croissance par l'attente de la mort, déjà, à quoi sa grande solitude, loin de toute forêt, l'avait depuis longtemps préparé, la marque d'une patience infinie: chacun, planté là, au cœur du paysage qu'il faisait battre, vivait de cette *attente* qu'un homme seul pouvait combler, l'embrasant du regard, le couvrant de sa vue, l'enveloppant d'une vision où chacun de ses instants, égaux, pourraient prétendre temporairement à de l'éternité. Le regard d'un seul homme *photographie* à jamais le paysage qu'il traverse. Chaque coup d'œil sauve l'être de l'extrême solitude où le non-vu, le non-su, vit et meurt loin de nous, jamais touché par quelque regard qui y imprime comme une caresse de l'âme sur son grand corps inanimé. La présence de l'homme donne une vie secrète aux choses les plus mortes, qui s'animent soudain sous le regard qu'il leur jette. C'était à cela que je pensais: cet arbre, ce lac, avaient été vus pour la première fois par ces yeux que je leur ouvrais comme mon propre cœur, dont chaque regard était une confiance. Ils auraient bientôt besoin de moi: que je leur redonne, chaque matin, l'existence qu'une première fois ma présence près d'eux leur avait conférée. À l'aube, me réveillant, je guettais d'un œil, par la fenêtre étroite, les signes de cette attente: le frémissement des feuilles dans l'absence de vent, le frétillement des eaux dans l'absence de vagues. Le visage entier des choses se riderait sous cet effort: d'attendre ma venue, de désirer ma présence, d'êtreindre en pensée le premier regard dont je l'embrasserais, lui confirmant sa vérité. Ce lac aurait pu ne jamais savoir qu'il est vrai, sans ma présence ici, qui l'avérait, et chaque jour renforçait un peu plus cette certitude. C'était d'un attachement qu'il s'agissait: le lien, serré, d'un seul regard avec ce qu'il révèle, qui reste en lui secret, comme une passion jamais avouée. Le paysage tient à nous autant que nous tenons à lui: sans le regard où il se dresse à mon passage, on dirait qu'il s'effondrerait, ombre parmi ses ombres, et piétinés par

l'aveuglement des dieux. Je me disais: ce vide que je ressens, chaque matin, dans le miroitement de l'étang, le craquement des branches, c'est ma propre absence qui le creuse — c'est le lit et le nid, abandonnés, d'une attente infinie que mon réveil seul, et ma sortie à la lumière de l'aube, où mon regard se mariera au visible comme la brume mélange à la rosée l'embrun en une seule et même bruine, tout étant ici de la même eau, combleront jusqu'au débord. Jusqu'au sommet de midi. Après quoi tout retombera insensiblement dans le doute, comme le désir après l'amour. Oui, c'était cela: chaque regard, depuis l'aurore jusqu'au milieu du jour, emplissait le paysage de lui-même, faisait monter en lui ce désir d'être, mettait en crue son existence, qui dépasserait bientôt le niveau des choses, pour être cette personne dressée vivante en plein midi, dont la présence serait pour moi, comme moi face à elle, le miroir parfait de cette haute solitude que le désir à bout incarne. Ces deux solitudes-là: de l'homme et du lieu inhabité qu'il traverse à la recherche de lui-même, seront partagées, peut-être, comme sont la vue et le visible dans la même vision — quand la lumière de midi baigne tout dans le même Regard à quoi mes propres yeux avec le reflet des eaux et le miroitement des feuilles participent et se fondent. C'est cela, en fait, que j'attendais: ne plus savoir si c'est moi qui franchis le paysage ou lui qui me traverse, chacun allant dans son sens, et l'un vers l'autre, sous l'apparente immobilité de l'attente. J'aurais bientôt gagné le règne, absolu, des choses inanimées. Le lac me parlerait, tel arbre me dirait tout — je n'aurais plus besoin de rien d'autre, que ce silence murmuré qui se communique par les ondes, les branches.

Car moi aussi je m'accrochais — c'est à la vue des arbres, du lac, que je suspendais mon regard, et d'elle que dépendait ma vie. Ils me révélaient, m'avéraient, tout autant que mon propre regard confirmait leur présence, la renforçait. J'étais venu là guérir une faiblesse que seule la fragilité de l'être, dans l'arbre écorché, dans l'étang épuisé,

pouvait prétendre *soigner* — non pas, donc, supprimer, mais choyer, si je puis dire, flatter, polir. Ce paysage caressait ma faiblesse dans le sens du mal qui la grevait, flattait en elle ce qui lui donne un sens, par quoi elle vaut la peine d'être vécue, toute, sentie. C'était une sorte de *laisser-aller* qu'il fallait partager, pour simplement survivre. Le paysage s'appuierait à moi, et moi à lui, tuteurs l'un pour l'autre contre vents et marées, contre les forces conjuguées du ciel et de la terre qui s'abattent sur l'être avec le même mépris pour les pauvres petites choses que nous sommes — arbre ou promeneur, vague ou passant, simples individus laissés seuls — qu'en eurent les dieux, jadis, pour leur propre création, laissée en plan, inachevée, abandonnée à elle-même, sans cause, sans fin. Je pris la barque, au bout du quai, où je laissai la perche; poussai du pied, ou repoussai, on aurait dit, la terre entière, désamarrant d'un coup l'embarcation, et lui donnant l'élan, définitif, qui l'amènerait au large. Toute la journée: j'ai dérivé — suivant de l'œil la progression du jour dans le reflet d'un soleil pâle, et pâlisant sans cesse, à la surface du lac. Le temps était réduit à ce reflet, ma vie à contempler l'horloge qu'esquissent, puis gomme, les ondes de ce miroir, où c'est sur fond d'éternité, le ciel immense et sombre, qu'un peu de la lumière du temps, de la durée, voilée par intervalle d'un nuage où l'instant se repose, m'indiquait à mesure qu'elles arrivaient la direction des choses, et le sens exact de ma destinée — du moins pour cette journée, qui n'était qu'une piste, parmi tant d'autres, dans le désert que cela fait: l'égalité lumière partout distribuée du sentiment qu'on a, indélogeable, que les choses passent, tout passe, à la vitesse du regard que l'on jette sur elles du haut de notre vie, on dirait, comme le feu aux poudres. La tombée du soir m'avait amené sur l'autre berge, d'où je n'eus plus le courage de rentrer au camp, préférant dormir là, je me disais: à l'autre bout du monde, à l'autre bout du Temps. Je n'en reviendrai pas.

---

*Pierre Ouellet enseigne au département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Il est l'auteur de trois recueils de poèmes: Sommes (l'Hexagone, 1989), L'Omni (Champ Vallon, 1989), Théâtre d'air, suivi de L'Avéré (VLB Éditeur, 1989), ainsi que d'un essai, Chutes: la littérature et ses fins, qui vient de paraître à l'Hexagone.*